

XYZ. La revue de la nouvelle



Un rire

Louise Dupré

Demain

Number 76, Winter 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/3475ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Dupré, L. (2003). Un rire. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (76), 42–46.

Un rire

Louise Dupré

en souvenir de Louise Lefavre

C'est une femelle. Vous ne pouvez pas détacher vos yeux des mamelles durcies qui n'auront jamais allaité. Trop jeune, la chienne, huit ou neuf mois tout au plus, même inerte le corps garde la grâce de l'enfance, comme chez les humains. Vous le pensez mais, à la différence de vos arrière-grands-mères, vous n'avez jamais perdu d'enfant. La seule petite morte que vous avez vue, c'était à Palerme, dans les catacombes des Capucins, une fillette embaumée selon des procédés interdits et qui souriait, dans sa tombe blanche, depuis bientôt cent ans. Mais vous n'en avez éprouvé ni chagrin ni tristesse, la fillette donnait l'impression d'une poupée, déposée là, dans son berceau.

La chienne, elle, ressemble à la mort. La gueule ouverte sur des dents maigres, le poil jaune collé aux flancs, le corps qui se désarticule en se soulevant à chaque vague. La mer avance, la mer envahit, la mer recrache ses déchets sur la plage, coquillages, algues moisies, bouteilles de Coca-Cola vides, chiens noyés ou tués à coups de galets, peut-être, comment savoir ? Vous ignorerez toujours ce qui est arrivé à la petite chienne. Et qu'est-ce que ça peut changer, au fond, dans votre vie ? Mais vous voudriez trouver une cause, un motif, vous avez beau rêver la mer comme dans les chansonnettes, l'image du corps raidi ne vous lâchera pas.

Avant, il ne vous serait pas venu de pareilles pensées, ou alors elles vous effleuraient à peine, d'une aile distraite, et vous réussissiez à aussitôt les chasser. C'était la vie, lente et longue, que vous apercevez, sur la plage, chez les jeunes qui ne se protègent pas encore du soleil. Bien cachée sous votre parasol, vous appartenez déjà à un autre âge, c'est ainsi. *Le temps passe si vite*, répète votre mère, et vous vous êtes mise à comprendre cette phrase anodine, oui maintenant vous répétez comme elle des

clichés. Il aura suffi d'un message, un soir, à l'écran de votre ordinateur pour que le temps fige dans les veines maintenant bleuâtres de vos mains. Vous avez copié l'adresse du salon funéraire, et vous avez éteint, sans pleurer.

Vous vous y attendiez. C'est-à-dire, vous saviez que le moment approchait, comme pour les accouchements. Arriverait ce qui devait arriver. Tous les soirs, à l'écran de votre ordinateur, un nouveau message. Elle déclinait, tous les soirs un peu plus. Quelques jours auparavant, à l'hôpital, vous l'aviez à peine reconnue sous son masque à oxygène. Un visage de noyée, déjà. Heureusement, il y avait ses yeux, vifs encore, et la voix, détachée du corps malade, la voix qui calmement parlait des derniers arrangements. Et comme en dehors de vous-même, vous aussi, vous vous étiez surprise à approuver, de la musique, des témoignages, oui oui, cela convenait, pourquoi en douter ? Le besoin d'entendre résonner le mot *demain*, de penser un avenir où l'on sera présente même dans l'absence, l'espoir de continuer à vivre pour les autres jusqu'à leur mort à eux, peut-être en est-il ainsi, à la toute fin. Peut-être.

Pour l'instant, vous, vous n'en êtes pas là. Ce matin, la mer roule son écume sur le sable et vous l'observez, immobile sur votre chaise de plage, en vous laissant prendre à son rêve d'immortalité. Vous croiriez qu'elle est encore vivante, votre amie, vous entendez son rire, comme l'été dernier. Lors de vos vacances, lui aviez-vous envoyé une carte postale de Vienne ou de Prague ? Vous ne vous en souvenez pas. L'an dernier, ces détails n'avaient pas d'importance, vous ignoriez que tout était perdu. Ou peut-être ne vouliez-vous pas lire l'irréversible sur son visage.

Après, on se demande comme on aurait agi, si l'on avait su. Et puis, pour éviter les remords, on se dit que, si l'on était soi-même condamnée, on voudrait que les autres, autour, nous renvoient l'image d'une femme qui vivra. Oui, mieux vaut l'insouciance que la pitié, même bienveillante. D'ailleurs, ne vous a-t-on pas dit que, même à ses préparatifs funèbres, elle gardait espoir, comme ces mineurs emprisonnés sous terre qui avaient tenu dix-sept jours en buvant leur urine, vous vous souvenez en

souriant à quel point cette histoire vous avait dégoutée, enfant. Vous, vous vous seriez laissée mourir, aviez-vous affirmé. Et vous le croyez encore, il vous semble en effet que la vie n'enfoncé pas ses racines si loin dans vos fibres. Mais qu'est-ce que vous en savez ? Ne voit-on pas des indifférents ou des désespérés qui, aux prises avec la maladie, éprouvent tout à coup un désir violent de se battre ?

La lumière est magique ce matin. Laitéuse et lourde, un peu opaque, une lumière d'après les nuits d'orage. On a le goût d'y plonger, corps et âme, de dériver, de croire que la mort n'emporte pas tout avec elle, qu'elle nous laisse quelque chose de ceux que nous perdons. Une pensée, un amour, une protection. Ou simplement le souvenir d'un rire, un rire sonore et joyeux, comme l'était son rire à elle.

Son dernier sourire, souvenez-vous. Elle était heureuse de vous voir, à l'hôpital, pour vous faire ses adieux. Et vous qui ne savez pas parler, vous vous étiez forcée, pour une fois, c'était maintenant ou jamais. Vous aviez bien choisi vos mots, vous les aviez pesés, un à un, sur la langue, avant de les déposer telles les fleurs pudiques et graves qu'apportent les femmes, le dimanche, dans les chapelles de marins. Des paroles discrètes, mais non moins ressenties. Cela, elle le savait. Ne vous a-t-elle pas répondu qu'elle regrettait que vous ne vous soyez pas rencontrées plus tôt ? Vous avez acquiescé, simplement, de la tête. À quoi bon ajouter des regrets aux regrets ?

Comme si elle s'était tenu les mêmes propos, elle a tourné les yeux vers la fenêtre, elle a suspendu son regard au soleil éblouissant du dimanche. La veille, elle avait demandé à sortir. On avait poussé le lit le long du corridor, puis dans le petit jardin de l'hôpital où elle voulait encore une fois admirer les buissons en fleurs. Elle partait, mais elle vous laissait d'elle cette image de beauté : une femme, déjà clouée au lit où elle quitterait sa vie, qui enlève un instant son masque pour humer l'odeur des roses. Et vous vous êtes dit qu'aux derniers moments, tout devait s'em mêler : la tristesse, les souvenirs joyeux, le parfum des fleurs et les ombres de la lumière sur la peau.

Vous contemplez la mer en pensant à ceux qui ne la contemplent plus. Vous n'avez plus assez de vos dix doigts pour les compter, autour de vous. Vous pensez aux chroniques de décès que surveille votre mère, tous les matins, dans le journal. Un jour, vous aussi vous en serez là. Mais il vous reste encore bien des années. On meurt de vieillesse, dans votre famille. De bons gènes, a dit le médecin à votre mère, encore pimpante pour ses quatre-vingt-neuf ans. Votre amie, elle, n'aura pas eu cette chance. Un peu plus, vous vous sentiriez coupable, mais à quoi bon ? Qu'est-ce que vous y pouvez ?

Vous essayez de vous en convaincre, tandis que vous marchez vers le corps de la petite chienne après avoir longtemps hésité. Curieusement, il vous faut la revoir, une autre fois, affronter ce cadavre minuscule pour vous sentir capable d'entrer pleinement dans la journée qui commence. Hier, vous n'avez pas cessé d'y penser. Les mamelles raidies, les poils jaunes léchés par le sel : peut-être le corps aura-t-il commencé à se décomposer. Ou bien la mer l'aura repris, digéré, offert en sacrifice à quelque monstre sans nom. Mais vous rangez bien loin les légendes du Monde Ancien, vous êtes sur une île touristique aménagée pour des gens comme vous qui veulent oublier leurs soucis.

La mémoire pourtant ne vous offre pas de répit, elle vous suit, mais presque doucement, et vous ne fuyez pas, vous prenez le temps de vous arrêter. Il n'y a que ça, ici, que la mer qui adoucit les blessures, permet aux vivants et aux morts de se rencontrer. *Si tu voyais comme la mer est belle !* Voilà ce qu'il vous vient, voilà ce que vous écririez à votre amie, si elle pouvait vous lire, une phrase banale, mais la seule phrase assez vaste, sans doute, pour qu'on puisse l'emplir de tous ses océans à soi.

Vous êtes presque arrivée au village maintenant, vous avez fait tout ce trajet sans vous en rendre compte, et vous n'avez pas aperçu votre petite chienne. Vous êtes presque soulagée. Vous garderez d'elle une image intacte, épargnée. Mais vous voyez tout à coup surgir quatre jeunes chiens jaunes, identiques à la chienne, ils vous entourent en poussant des cris de joie puis, sans que vous ne sachiez pourquoi, ils détalent et se mettent à courir,

à courir comme des fous vers un point invisible, à la rupture de l'horizon. S'ils avaient de la mémoire, peu leur importerait les concours : inutile de se précipiter quand la cinquième de la portée occupe déjà la première place. Mais ils ont oublié. Ou peut-être font-ils semblant de ne pas savoir.

Errata

Deux erreurs se sont glissées dans le numéro 75 :

À la ligne 30 de la page 91, il aurait fallu lire « *disjecta membra* » et non « *disjecta membre* ».

À la page 101, dans la notice biobibliographique de Dominique Blondeau, il aurait fallu lire *Larmes de fond* et non *Lames de fond*.